HISTOIRE: MOT FÉMININ?

Denyse Baillargeon

After fifteen years of research in women's history, historians question the soundness of a method which has more often than not marginalized women from official history. Using conceptual tools borrowed from the fields of anthropology and sociology (such as gender and domestic labour), they now seek to redefine the framework of women in history, in an attempt to arrive at a 'complete' history which would provide the basis for articulating the masculine and feminine historical experience.

Après quinze années de recherches, de thèses et de travaux, on peut sans contredit affirmer que l'histoire des femmes a déjà son histoire. À l'heure des bilans, on assiste pourtant à une remise en cause de la spécificité de ce champ historique, tant en France qu'aux États-Unis. En fait, les productions récentes en histoire des femmes s'attarent à définir de nouveaux outils conceptuels et méthodologiques qui risquent de bouleverser non plus seulement le domaine de la connaissance historique mais, et de manière plus subversive peut-être, la vision même de l'histoire. "Est-il possible d'écrire l'histoire d'une catégorie de sexe?" demande Michèle Perrot dans *Une histoire des femmes est-elle possible?* Selon plusieurs, il faut y mettre certaines réserves. Cette réponse peut sembler paradoxale; elle constitue en fait l'aboutissement logique d'une pratique historique qui s'avère de moins en moins satisfaisante.

Genèse et développement de l'histoire des femmes

L'histoire des femmes tire ses origines de l'émergence du néo-féminisme de la fin des années soixante. Cette filiation a largement contribué à conditionner l'orientation du nouveau champ de recherche qui s'est construit en marge de l'histoire officielle. Alors que les théoriciennes féministes remettaient en cause les fondements mêmes de leurs disciplines par l'introduction de catégories analytiques nouvelles (telles le genre et le travail domestique), les historiennes reprenaient à leur compte les problématiques de l'histoire dominante qu'elles tentaient d'appliquer aux femmes. Comme le dit Michèle Perrot, "Il s'agissait de rendre visible ce qui avait été oublié ou perdu . . . sans trop s'interroger sur les raisons de cette amnésie". En fait, l'histoire des femmes, baptisée "Herstory" par les Américaines, visait à donner une valeur historique à l'expérience féminine, même si celle-ci avait été ignorée et/ou dévaluée par l'histoire officielle.

Dans un premier temps, on se contente donc de dénoncer les silences et de remplir les vides sans questionner le bienfondé de cette démarche. D'abord apparaissent des biographies et des études sur les luttes des mouvements féministes. Mais ces travaux, apparentés à l'histoire politique traditionnelle, tendent à confirmer que seules les activités inscrites dans la sphère publique sont dignes d'être retenues alors que très peu de femmes y ont eu accès. Assez rapidement l'attention se tourne donc vers les sphères d'activités féminines: famille, communautés religieuses, éducation, etc. La plupart de ces études se contentent toutefois de souligner la contribution, définir le statut et/ou dénoncer l'oppression des femmes dans la société sans en expliquer les fondements. "Ainsi, nous dit Arlette Farge, dans *Une histoire des femmes est-elle possible?*, vont naître deux figures; celles des héroines oubliées . . . celles de l'ensemble dominé des muettes de l'histoire".

Comme le souligne Joan W. Scott (dans "Women in History"), l'approche "Herstory" s'est surtout contenté de substituer les femmes aux hommes comme objet historique sans renouveller les problématiques de l'histoire dominante. Même si l'histoire des femmes pose des questions différentes, fait surgir de nouvelles catégories d'analyse (comme la famille ou le travail domestique) et interprète différemment certains évènements et/ou certaines périodes historiques (comme la Révolution française), il n'en reste pas moins qu'elle se concentre principalement sur la sphère d'activité associée aux femmes sans interroger cette assignation.

L'histoire sociale, dédiée aux oubliés de tout acabit, a favorisé une multiplication des études sur les femmes en lui fournissant une méthodologie mieux adaptée et une légitimisation nouvelle. Elle encourage la recherche sur le travail salarié des femmes et permet de conceptualiser comme phénomènes historiques certaines facettes de leur vécu, en particulier les relations familiales, la sexualité et la fertilité. Mais, en ce qui concerne le travail salarié par exemple, l'histoire sociale ne parvient pas vraiment à expliquer leur statut inférieur car elle limite son analyse aux seules variables économiques.

Dans l'ensemble, les travaux en histoire des femmes ont surtout fait ressortir la domination et l'oppression dont elles sont l'objet. Parfois considérées comme victimes, la contribution des femmes à l'histoire est aussi perçue comme exceptionnelle du fait même de leur position socialement inférieure. Une tendance récente, issue de l'attention accordée à la sphère privée, a été d'opposer au pouvoir public masculin un contre-pouvoir domestique et social féminin.

La diversification des thèmes n'a pas non plus empêché que se maintienne une ghettoisation de l'histoire des femmes. Dans *Maîtresse de maison et maîtresse d'école,* Micheline Dumont constate que "le discours historique traditionnel a obligé les femmes à produire un discours historique parallèle consacré spécifiquement aux femmes". Autrement dit, les problématiques de l'histoire dominante, malgré un déplacement du politique vers l'économique et le social, n'ont jamais considéré la dimension sexuelle du vécu historique et ont ainsi encouragé la construction d'un champ historique spécifique.

En fait, l'histoire dominante n'a pas laissé de "blancs" à remplir. Son objet d'étude se limite à la sphère publique envisagée comme une globalité indépendante de la sphère privée et définie comme seul lieu historique. L'histoire traditionnelle procède donc d'une logique et d'une cohérence qui ne supporte pas les ajouts. Partir à la recherche des femmes dans "leur" histoire afin de démontrer qu'elles y ont joué un rôle occulté mais bien réel a donc conduit à un échec, la sphère privée, rejetée hors de l'histoire, s'étant avérée le lieu privilgié où s'inscrivent la majeure partie des activités féminines. En fait, l'accumulation des connaissances concernant la contribution des femmes à nos sociétés a plutôt servi à confirmer les prétentions de l'histoire officielle à représenter "l'Histoire", en même temps qu'elle a maintenu l'illusion d'un monde divisé en

deux sphères d'activités étanches et autonomes.

C'est à cette interprétation du réel qu'il faut maintenant s'attaquer: il ne s'agit plus de démontrer que les femmes ont une histoire (sous-entendu différente et séparée de celle des hommes), mais de mettre en évidence l'interdépendance des deux sphères d'activités (privée et publique, domestique et marchande). Ce déplacement des problématiques ne pourra se faire sans l'utilisation de nouveaux outils conceptuels, en particulier le "genre". Ce concept, emprunté aux anthropologues, permet de dépasser la dimension biologique des sexes pour les considérer comme des construits sociaux opposés l'un à l'autre en vue de justifier la division sexuelle du travail. Dans cette perspective, les rapports sociaux des sexes, et non plus l'évolution de l'activité humaine dans l'une ou l'autre des sphères, sont placés au centre de l'analyse historique.

Conclusion à L'histoire des femmes?

La dichotomie entre le privé et le public a donné naissance à deux histoires parallèles, chacune occupée à interroger la sphère d'activité qu'elle s'est attribuée. À la base de l'histoire des femmes se trouve l'acceptation de la vision masculine d'un monde séparé en deux sphères sexuellement assignées et autonomes. Or, cette pratique de l'histoire des femmes s'avère tout aussi tronquée que son pendant masculin puisqu'elle ne questionne pas la division sexuelle du travail ni la construction de l'identité de genre sur laquelle elle se fonde.

Comme plusieurs auteures l'ont déjà souligné, la réalité d'une sphère féminine (domestique) ne vaut pas pour toutes les époques ni pour toutes les classes sociales à une époque donnée. En tant que construction idéologique issue de l'industrialisation, la vision de deux sphères évoluant séparément doit être dépassée au profit d'une vision globale qui les relie et qui tienne compte de leurs interractions. L'objectif ultime étant de faire la synthèse de l'expérience humaine, les rapports entre les sexes et la division sexuelle du travail et des rôles sociaux doivent être placés au centre de cette histoire totale. Comme le disait Arlette Farge dans *L'histoire sans qualité,* "c'est justement sur ce partage entre le masculin et le féminin que le silence de l'histoire s'est abusivement fait".

Appréhender l'ensemble de la réalité historique signifie qu'il faut en arriver à une intégration des activités féminines et masculines en considérant qu'elles procèdent d'une divison sexuelle du travail socialement et historiquement déterminée selon le genre. Les systèmes de genre, leurs variations dans le temps et dans l'espace et les changements qu'ils induisent sur la division sexuelle du travail et sur les relations entre les sexes doivent donc être analysés comme phénomènes historiques. Selon Joan Kelly ("The Social Relations of the Sexes: Methodological Implications of Women's History"), le but de l'histoire des femmes doit être de rendre le sexe aussi fondamental dans l'analyse de l'ordre social que les classes et la race. Dans cette perspective, les femmes doivent être vues comme une catégorie de genre socialement construite de manière à ce que leur rôle social soit subordonné aux hommes.

Cette nouvelle approche signifie que le genre féminin et non plus les femmes devient l'objet d'étude. La distinction peut sembler académique; cependant, elle permet d'atteindre un niveau d'explication plus global du fonctionnement des rapports hommes-femmes selon la société étudiée et les fondements économiques dans lesquels ils s'inscrivent. Considérer le genre féminin (et le genre masculin) plutôt que les femmes comme objet d'analyse signifie en somme que l'on tienne compte du privé comme du public, du masculin comme du féminin et du partage qui s'effectue entre les deux. En favorisant une compréhension globale de nos sociétés, cette approche rejette toute analyse qui ne tiendrait pas compte de ses deux sphères d'activités. Ce faisant, elle réintègre les femmes dans l'histoire en ce sens qu'elle démontre que l'activité des femmes, bien loin d'être hors de l'Histoire, a permis l'existence de cette sphère publique d'où elles sont exclues.

Bibliographie

Kelly, Joan. *Women, History and Theory: The Essays of Joan Kelly.* Chicago & London: University of Chicago Press, 1984.

Perrot, Michelle (dir.). *Une histoire des femmes est-elle possible?* Paris: Rivages, 1984.

Scott, Joan. "Survey Articles: Women in History, II: The Modern Period," *Past and Present,* XI, (1983), 101.

Denyse Baillargeon prépare actuellement un doctorat en histoire à l'Université de Montréal portant sur l'impact de la crise économique des années trente sur le travail domestique et salarié des femmes. Cette recherche, qui privilégie les sources orales, tentera également d'intégrer les nouvelles approches en histoire des femmes.